



Affinités littéraires : du chapitre 62 de Rayuela au chapitre IV des Affinités électives

José García-Romeu

► To cite this version:

José García-Romeu. Affinités littéraires : du chapitre 62 de Rayuela au chapitre IV des Affinités électives. 2019. hal-03586483

HAL Id: hal-03586483

<https://hal.science/hal-03586483>

Submitted on 23 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Affinités littéraires : du chapitre 62 de *Rayuela* au chapitre IV des *Affinités électives*¹

José García-Romeu

Université de Toulon – Laboratoire Babel (EA 2649)

Résumé.

Le chapitre 62 de *Rayuela* de Cortázar et le chapitre IV de la Première partie des *Affinités électives* de Goethe considèrent le problème des déterminations chimiques de la pensée humaine en imaginant des personnages dépourvus de libre arbitre. Cette concordance thématique nous conduit à examiner le rapport d'influence qui pourrait lier ces deux chefs-d'œuvre de la littérature universelle.

Mots-clés.

Goethe (Johann Wolfgang), Cortázar (Julio), influences littéraires, *Les Affinités électives*, *Marelle*

Resumen.

El capítulo 62 de *Rayuela* de Cortázar y el capítulo IV de la Primera parte de *Las afinidades electivas* de Goethe contemplan el problema de las determinaciones químicas del pensamiento humano e imaginan personajes desprovistos de libre albedrío. Esta concordancia temática nos lleva a examinar la relación de influencia que podría vincular dichas obras maestras de la literatura universal.

Palabras clave.

Goethe (Johann Wolfgang), Cortázar (Julio), influencias literarias, *Las afinidades electivas*, *Rayuela*

Affinités littéraires : l'expression pose la question des effets d'influence dans la littérature. Elle peut être abordée à l'échelle des écoles, des courants et des générations, mais également des écrivains en tant qu'individus disposant d'une bibliothèque personnelle susceptible de révéler leur goût et leurs sources d'inspiration. On se trouve donc au croisement de deux échelles, celle de l'Intertexte général où une œuvre se comprend comme la pièce d'un vaste ensemble lié par des rapports métatextuels², et celle de la biographie d'un auteur particulier, formé à l'écriture par l'exploration de la bibliothèque familiale d'abord et par des choix personnels de lectures ensuite, qui seront rapportées, ou non, dans des entretiens, des mémoires, des journaux et des autobiographies comme étant à l'origine d'une esthétique.

¹ Paru dans *De Rayuela à Queremos tanto a Glenda/Les Orientes péruvien et bolivien*, Eduardo Ramos-Izquierdo et Erik Le Gall (dir.), publication hors-série du SAL, 2019, p. 59-66. Consulté le 3 février 2020 : <https://salhorsserie.files.wordpress.com/2019/02/hors-serie-cortc3a1zar.pdf>.

² « [...] je nomme métatextualité [...] la relation, on dit plus couramment de "commentaire", qui unit un texte à un autre texte dont il parle, sans nécessairement le citer (le convoquer), voire, à la limite, sans le nommer [...] » (Genette 10).

Jorge Luis Borges évoque cette question de l'influence selon une approche paradoxale, caractéristique de ses jeux intellectuels, dans le court texte « Kafka y sus precursores ». Il y renverse l'évident rapport chronologique et évolutif de toute histoire de la littérature pour montrer que la lecture de certains auteurs ayant précédé Kafka (Léon Bloy, Lord Dunsany, Robert Browning...) est éclairée par l'œuvre postérieure de Kafka, de sorte qu'il peut écrire : « El hecho es que cada escritor *crea* a sus precursores »³ (Borges, 1996b, 89). Ce renversement est possible, car Borges place au centre de l'activité littéraire la réception plutôt que l'écriture, cette réception se faisant à travers le bagage intellectuel d'un lecteur qui, lisant Browning après avoir lu Kafka, interprètera l'auteur britannique à la lumière du tchèque et lui attribuera des propriétés kafkaïennes.

Dans le cadre de cette problématique des influences, l'œuvre de Julio Cortázar, qui fut à la fois un lecteur d'une rare érudition et un écrivain porté à une grande audace novatrice, pose un grand défi critique. Le catalogue de ses lectures peut être partiellement dressé grâce au fameux entretien qu'il accorda à Sara Castro-Klarén en 1980, à la consultation de sa bibliothèque personnelle (déposée aujourd'hui à la fondation Juan March de Madrid), au dépouillement de ses lettres (si bien éditées par Aurora Bernárdez et Carles Álvarez Garriga dans cinq volumes disposant d'un index onomastique fort pratique) et enfin à l'étude de ses essais (prolixes en mention d'écrivains divers). Le critique pourra extraire de l'ensemble de ces textes une liste d'influences reconnues et affichées par l'auteur. Surgiront alors de nombreux noms, comme ceux de John Keats, d'Alfred Jarry, de Roberto Arlt, de Jorge Luis Borges, de Leopoldo Marechal...

Quant à moi, en raison d'une intuition qui me frappa lors de la relecture récente du chapitre 62 de *Rayuela*, j'ai souhaité suivre la méthode de Borges et jouer à l'envers.

Dans ce chapitre, Morelli évoque une force supérieure et invisible qui réduirait la conscience et le libre arbitre des hommes à leur insu. Cette idée s'appuie en partie sur des théories scientifiques longuement exposées dans un article du magazine *L'Express*, cité en note de bas de page, l'appel de la note en question étant rattaché – cela est significatif – à l'expression de Morelli « una teoría química del pensamiento » (*Rayuela* 522). En raison de cette référence à la chimie, ce fragment m'a rappelé quelques lointaines réminiscences des *Affinités électives* (1809) de Johann Wolfgang Goethe, que je n'avais pas lu, mais dont je connaissais de façon un peu diffuse une des thèses centrales, à savoir que les relations affectives entre les personnes s'apparentaient à des correspondances de type chimique,

³ C'est Borges qui souligne.

étrangères à la pure conscience. Voilà quelle était mon intuition : ce chapitre 62 devait probablement entretenir une relation d'influence avec le roman de Goethe.

Pour éclaircir cette intuition, je choisis d'abord de me considérer comme un cobaye-lecteur et d'observer les effets de la réception des *Affinités électives* à la lumière de celle de *Rayuela*, la chronologie de mes lectures renversant celle de la composition de ces romans. Je comptais ainsi expérimenter le processus d'influence rétrospectif que Borges met en pratique dans « Kafka y sus precursores », avant de revenir, comme nous le verrons, à une analyse plus conventionnelle et académique de ces influences.

Avant de comparer les deux œuvres, il convient de rappeler que le chapitre 62 expose ce que j'ai appelé récemment le « dispositif 62 » (García-Romeu 120), qui servira plus tard à générer le roman 62. *Modelo para armar*. Dans *Rayuela*, outre sa description dans ce chapitre, nous pouvons observer qu'il préside à la cérémonie funéraire du chapitre 28, où les personnages agissent probablement conditionnés par une force surnaturelle dont ils ignorent l'existence, et qu'il est également intuitivement perçu par Talita au chapitre 45 : « –Pero parecería que algo habla, algo nos utiliza para hablar. ¿No tenés esa sensación? ¿No te parece que estamos como habitados? » (433).

Morelli envisage un temps d'écrire un roman sous la contrainte de ce dispositif afin de liquider le vieux récit psychologique et de rendre compte d'une force collective déterminant les interactions de personnages naïvement convaincus de disposer de leur entière liberté :

[...] al margen de las conductas sociales, podría sospecharse una interacción de otra naturaleza, un billar que algunos individuos suscitan o padecen, un drama sin Edipos, sin Rastignacs, sin Fedras, drama impersonal en la medida en que la conciencia y las pasiones de los personajes no se ven comprometidas más que a posteriori. Como si los niveles subliminales fueran los que atan y desatan el ovillo del grupo comprometido en el drama. [...] basta una amable extrapolación para postular un grupo humano que cree reaccionar psicológicamente en el sentido clásico de esa vieja, vieja palabra, pero que no representa más que una instancia de ese flujo de la materia inanimada, de las infinitas interacciones de lo que antaño llamábamos deseos, simpatías, voluntades, convicciones, y que aparecen aquí como algo irreductible a toda razón y a toda descripción [...]. (523-524)

Les observations de Morelli sont donc suscitées par les recherches d'un savant suédois, Viktor Holger Hydén (1917-2000), sur l'origine chimique de la pensée. Au chapitre 99, qui décrit les débats du Club du Serpent chez Morelli, Horacio évoquera de nouveau les théories de Hydén : « un sueco acaba de lanzar una teoría muy vistosa sobre la química cerebral » (621). Concluant à la destruction de l'idée de conscience et d'âme par la science

moderne et ses interprétations électromagnétiques et chimiques, il confirmera ainsi l'importance de cette notion dans *Rayuela*.

Cette description faite, je reviens à ma démarche comparative qui a consisté d'abord à confronter les deux textes pour voir quels rapports pouvaient être établis, sur la base de cette intuition initiale, entre l'œuvre de Cortázar et celle de Goethe. Il était important que cette confrontation se fît de façon brute, par le simple relevé, dans le texte allemand que je devais lire sans aucun recours à la critique savante, des éléments qui, d'une façon ou d'une autre, me rappelleraient autant d'éléments cortazariens.

Dans une deuxième étape, je m'interrogeais sur la probabilité d'une lecture de Goethe par Cortázar et sur les vraies correspondances entre leurs théories respectives.

L'esprit profondément imprégné par l'étude méthodique de *Rayuela* que je venais d'achever peu avant, je me suis mis à lire les *Affinités électives* dans la traduction française de Pierre du Colombier, réalisée pour l'édition de 1954 de Gallimard. Je ne lirais donc pas l'auteur allemand comme je l'aurais fait après avoir parcouru les pages de *Tintin au Congo* ou celles de quelques aventures de Conan le barbare. J'allais le décrypter en y cherchant volontairement, de façon maniaque et obsessionnelle, les ombres projetées par le *Rayuela* de Cortázar et de Morelli.

Et les rapports entre les deux œuvres ne manquèrent pas de se présenter en nombre. Le plus frappant était effectivement celui que l'on pouvait établir entre le chapitre 62 de *Rayuela* et le IV de la Première partie des *Affinités électives*.

La similitude entre les deux chapitres tient pour l'essentiel à la théorie présentée dans l'article de *L'Express* d'une part et à celle exposée par le capitaine et le baron Édouard, personnages de Goethe, d'autre part. Dans les deux cas, on soutient que les comportements humains ne résultent pas de décisions individuelles, tels que les vieilles notions de la conscience, du libre arbitre et de la psychologie les auront fondés, mais de procédés chimiques divers. Dans l'article de *L'Express*, il s'agit plus particulièrement d'expliquer le rôle des protéines dans le fonctionnement des neurones et dans les prises de décisions du cerveau. Dans les propos du capitaine et du baron, il s'agit d'établir les correspondances secrètes entre plusieurs âmes humaines, correspondances expliquées au moyen d'une analogie avec la chimie.

Mais là ne s'arrêtent pas les similitudes mises au jour entre les deux chefs-d'œuvre. Ainsi, l'obstination des personnages de Goethe à aménager le domaine du baron Édouard et

de sa femme Charlotte selon des normes à la fois esthétiques et rationnelles traduit une volonté ingénue de maîtriser l'espace grâce aux préceptes optimistes des Lumières et afin de donner un sens à une nature désordonnée, labyrinthique et peu adaptée à l'homme, à ses goûts et à ses capacités physiques de promeneur nonchalant⁴. L'analogie entre les deux œuvres apparaît lorsque cette tentative de régler la nature en jardin⁵ échoue à deux occasions, après que le projet d'ordonnancement classique du capitaine et de Charlotte a été altéré par la fièvre romantique d'Édouard (Paul, par. 16-17). Ces occasions sont toutes deux liées aux pulsions amoureuses entretenues par le baron et Odile, qui libèrent la force meurtrière de l'eau et provoquent la noyade de deux enfants, un premier qui sera sauvé *in extremis*, un deuxième qui mourra. Espace, labyrinthe, tentatives infructueuses et inconséquentes pour dominer la sauvagerie d'un territoire traversé par des forces secrètes, transformation de l'espace physique en espace mental : voilà qui est parfaitement cortazarien (voir García-Romeu 168-172 et Mora 127-128). Il est même possible de considérer que le jardin et le paysage constituent le roman goethéen dans un rapport autoréférentiel, de même que le labyrinthe, le mandala et la marelle constituent le roman cortazarien.

Les analogies possibles se multiplient lorsque la théorie chimique des *Affinités électives* tourne, sous l'influence d'un spiritualisme romantique, à une curieuse alchimie imprégnée de surnaturel. Ainsi, le nourrisson noyé, dont la mort rappellera celle de Rocamadour (et celle, par noyade également mais jamais confirmée, de la Maga), est le résultat d'une conception magique. Il est bien le fils du baron Édouard et de la baronne Charlotte, mais il a les yeux d'Odile, que le baron aimait au moment de la conception, et les traits du capitaine, qui était à ce moment même aimé par Charlotte. Il serait alors une sorte de fils naturel du capitaine et d'Odile, qui pourtant ne s'aiment pas, mais qui se croisent magiquement à travers l'amour du baron pour Odile et de la baronne pour le capitaine. Cette géniale trouvaille de Goethe ne renvoie, autant que je puisse en juger, à aucun événement concret de *Rayuela*. Elle participe pourtant à manifester les forces qui réalisent un dessein secret en contrôlant les personnages et en agissant au-delà de leur volonté objective. Cela est encore très cortazarien. Le jeu actantiel mis en place par l'écrivain allemand révèle ainsi la fonctionnalité magique du carré amoureux – « sumamente trismegístico » comme dirait Horacio Oliveira (chapitre 46, 439-440) – qui rappelle les relations ambiguës des triangles et des carrés amoureux de *Rayuela*. À ce propos, Horacio juge ainsi ses relations avec Talita et

⁴ À propos du paysage dans le roman de Goethe, voir Jean-Marie Paul.

⁵ Régler la nature en jardin, c'est également ce que propose le chapitre 134 de *Rayuela*, qui reproduit les conseils de jardinage de l'Almanach Hachette.

Traveler : « –Ustedes, che, a lo mejor son ese coagulante de que hablábamos hace un rato. Me da por pensar que nuestra relación es casi química, un hecho fuera de nosotros mismos » (chapitre 46, 439).

La lecture relève encore d'autres similitudes : la fragmentation auctoriale produite dans le roman de Goethe par le journal d'Odile et diverses lettres, dans celui de Cortázar par la reproduction des notes de Morelli et de nombreux articles de journaux ; la relation des fêtes et des réunions de salon où l'on débat, en Allemagne, avec autant d'esprit que dans les appartements parisiens⁶, etc.

En suivant le mouvement de retour chronologique proposé par Jorge Luis Borges, la lecture des *Affinités électives* à travers la clé cortazarienne aura permis d'interpréter ainsi l'esthétique goethéenne selon un prisme peu conventionnel, probablement discutable aux yeux du spécialiste en littérature romantique allemande, mais parfaitement légitime au regard de la théorie borgesienne de la souveraineté de l'interprétation. Elle aura surtout mis en évidence des rapports dont il convient d'analyser plus précisément la nature.

Il reste donc à savoir s'il est également légitime, après cette lecture renversée, de revenir à la chronologie historique positive et de se demander, non si la lecture première de Cortázar détermine de façon éclairante la lecture seconde de Goethe, mais si les analogies entre les deux romans sont le produit d'une influence réelle et directe de l'écrivain allemand sur l'argentin, question secondaire si l'on suit les préceptes de Borges, mais à laquelle il convient de sacrifier par respect envers la démarche critique académique.

L'analogie la plus frappante, je le répète, concerne le chapitre 62 de *Rayuela* et le chapitre IV de la Première partie des *Affinités électives*. Une première étape de notre raisonnement consistera donc à éprouver la pertinence de notre intuition initiale en nous rapportant à ces deux chapitres. Dans Goethe, l'exposition de la théorie des affinités électives s'amorce après qu'Édouard a entrepris de partager avec sa femme et le capitaine la lecture d'un traité de minéralogie qui développe la question des affinités chimiques. Distracte, Charlotte associe ces affinités aux relations humaines. Surprise ensuite lorsqu'elle comprend que le terme est appliqué à des objets inanimés, elle demande à ses amis, plus avertis qu'elle dans le domaine des sciences naturelles, de lui en expliquer le sens. Il s'ensuit une

⁶ Le lecteur de Cortázar sera également sensible à l'épisode romantique des tableaux vivants qui évoquera, non seulement les jeux esthétiques des personnages de *Rayuela*, mais également le jeu des « attitudes » et des « statues » de « Final del juego », nouvelle éponyme du recueil publié pour la première fois en 1956 et de nouveau dans une édition augmentée en 1964.

conversation spirituelle qui permet d'établir une analogie entre les inclinations amicales et amoureuses des êtres humains et les réactions de composition et de décomposition des éléments chimiques, si bien que les personnages finissent par évoquer les relations entre quatre éléments qui se décomposent et recomposent, annonçant les relations entre Édouard, Charlotte, Odile et le capitaine, qui subiront analogiquement les mêmes effets :

[...] quatre substances, unies jusque-là deux à deux [déclare le capitaine], sont mises en contact, elles abandonnent leur ancienne union, et en contractent une nouvelle. Dans cette façon de se quitter et de se prendre, dans cette fuite et cette recherche, on croit réellement voir une détermination supérieure, on attribue à ces êtres une sorte de volonté et de choix, et l'on tient pour entièrement justifié le terme scientifique d'affinités électives. (64)

Dans un bel article consacré à la source scientifique de l'inspiration de Goethe, Bernard Joly rappelle ceci :

Goethe avait [...] lui-même indiqué, dans une lettre de juin 1809 à un [...] de ses amis, qu'il avait emprunté son titre à un traité du chimiste suédois Torbern Bergman publié en latin en 1775, *De attractionibus electivis*, et traduit en allemand dès 1782 sous le titre *Die Wahlverwandtschaften*, ce qui est le titre même du roman. (Par. 7)

Joly démontre ensuite certaines analogies terme à terme entre passages de ce traité et passages du chapitre IV des *Affinités électives* (par. 15, 16 et 17). Je retiendrai surtout cette idée, qui vise à démontrer que Goethe croit en une détermination des actions humaines qui échappe à la conscience et au libre arbitre :

[Dans une annonce de son roman] Goethe signale l'origine anthropomorphique du concept d'affinité, mais en même temps il justifie la pertinence du rapprochement [avec les phénomènes chimiques], qui ne peut donc pas se réduire à une métaphore (*Gleichnisrede*), en invoquant l'unité de la nature dont les lois font sentir leur nécessité jusqu'au cœur des libres décisions rationnelles. [...] si les lois de la physique et de la chimie sont aussi celles des relations entre les êtres humains, et donc de la morale et de la politique, ce n'est pas que les secondes se réduisent aux premières, mais plutôt que les unes et les autres sont l'expression de lois de la nature plus fondamentales. (Par. 12)

Ainsi, la seule chose qui distingue les êtres humains des molécules d'acide ou de métal, c'est que la conscience qu'ils ont de leur situation leur donne l'illusion qu'ils pourraient s'opposer aux lois de l'affinité, alors que leur bonheur ne peut être que dans l'adhésion aux forces naturelles qui les entraînent contre toute raison et contre toute loi humaine. (Par. 33)

Joly observe par ailleurs que le débat entre les personnages concernant ces affinités chimiques annonce la façon dont leurs sentiments réciproques vont par la suite se constituer. S'ils ne mesurent pas exactement toutes les implications prédictives de ces analogies, ils ont bien conscience de leur existence, puisqu'Édouard et Charlotte sont les premiers à produire

l'analogie entre rapport chimique et rapport d'amitié. Joly en déduit qu'il n'est « pas si fréquent que dans un roman les personnages évoquent les procédés littéraires qu'utilise l'auteur pour les faire exister » (par. 2). Cortázar, en tout cas, le fera dans *Rayuela*. Les triangles et carrés amoureux qui obéissent à des tensions surnaturelles et qui se projettent dans la matière du roman argentin sont donc bien présents, déjà, dans le roman allemand.

Tant de similitudes et de correspondances métatextuelles devraient trouver, en toute logique, une explication fort simple : Cortázar tire directement son inspiration de Goethe.

Déterminer l'influence d'un écrivain A sur un écrivain B n'est pourtant pas si simple. Pour y parvenir, le critique dispose des créations littéraires de B où il pourra déceler des traces de A, comme je viens de m'y exercer. Par ailleurs, B aura pu également offrir des commentaires (essais, mémoires, entretiens...) révélant expressément son tribut envers A. Mais si les traces relevées dans le texte littéraire sont implicites et si les commentaires ne confirment pas l'influence décelée, alors, le critique sera réduit à élaborer des hypothèses plus ou moins convaincantes. Je rappelle par ailleurs que relever ces traces requiert de la part du critique une certaine culture livresque. Cortázar ne l'ignore pas, qui déclare en 1980 à Sara Castro-Klarén :

[...] mis libros [...] provocan la necesidad de pensar en libros como objetos abiertamente intertextuales [...]. Una persona con un nivel cultural más o menos primario leerá un libro sin comprender la intertextualidad [...]. En tanto en un nivel superior de cultura [...], todas las guiñadas de ojo, las referencias, las citas no directamente citadas pero evidentes, pues, deberán serle claras [...]. (Castro-Klarén 34)

À titre d'exemple, il faut avoir en tête une phrase écrite en 1924 par André Breton (Breton 24) pour interpréter justement cette pensée du protagoniste de *Rayuela* : « las horas del sueño y la vigilia, había dicho alguien un día, no se habían fundido todavía en la unidad » (chapitre 56, 495). De même, la citation « *Animula vagula, blandula* » (chapitre 3, 142) risque de laisser perplexe un large public. Il n'est donc pas exclu que certaines influences et certaines références implicites échappent au lecteur de Cortázar. Et l'écrivain ne s'émeut pas de ce risque, l'identification des références savantes faisant partie d'un jeu intellectuel grâce auquel l'auteur récompense l'interprète appartenant à la même classe intellectuelle que lui⁷.

Il reste à savoir si le commentaire d'un texte de Breton exprime une influence esthétique solide qui mériterait d'être analysée en tant que telle, ou un simple clin d'œil, un signe permettant de manifester une identité intellectuelle entre le lecteur et l'écrivain. Aussi,

⁷ Cet interprète averti n'est autre que le « lecteur complice » dont parle Morelli au chapitre 79 de *Rayuela*.

une fois identifiée la référence, faut-il encore mesurer son impact dans l'œuvre cible avant de pouvoir conclure à l'existence d'une influence effective.

Si la reconnaissance des références implicites n'est pas commode et si elle ne permet pas de distinguer avec certitude l'hommage ponctuel de l'influence véritable, c'est que l'auteur B est rarement disposé ou même capable d'offrir, dans ses commentaires, une représentation objective et claire des influences en jeu dans son œuvre. En effet, par rapport à un écrivain A l'ayant inspiré, l'auteur B suivra selon les cas diverses stratégies plus ou moins conscientes :

(1) Il pourra le citer et lui rendre hommage, comme le fera souvent Cortázar avec Borges, Arlt, Marechal, Jarry...

(2) Il pourra également taire son nom de façon délibérée afin de ne pas reconnaître une influence qui risquerait de réduire ses propres mérites ou qui pourrait lui nuire à un moment particulier de sa carrière où il souhaite dissimuler cette influence pour diverses raisons. C'est encore ce que fait Cortázar en 1982, et de nouveau avec Borges, dans sa réponse à un questionnaire (Zanetti 461) où il omet de nommer le maître argentin au moment où il revendique par ailleurs, sous l'effet d'une conception exigeante de la responsabilité politique, un engagement intellectuel fort éloigné de la frivolité que Borges entretient dans ce domaine. Voilà qui démontre que citer ou ne pas citer, reconnaître une filiation ou ne pas la reconnaître, obéit à des logiques mouvantes, discontinues, déterminées par une conjoncture particulière et par l'image que l'écrivain B souhaite donner de lui-même à un moment précis.

(3) Il reste une troisième possibilité – problématique pour le critique, car elle peut être difficile à détecter – qui représente l'un des principaux ressorts de la constitution de l'Intertexte général : l'écrivain B peut se placer sous l'influence de diverses lectures plus ou moins oubliées ou plus ou moins approfondies qui l'inspirent et agissent sur son œuvre, parfois à son insu. Ces influences peuvent provenir : (1) de livres lus et oubliés, partiellement ou entièrement ; (2) de livres non lus, mais dont l'auteur a une connaissance indirecte grâce au système de commentaires propre à l'Intertexte... À ce propos, on se rapportera avec intérêt à l'essai de Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, étude qui s'applique à fonder les notions de savoir lecteur et de bibliothèque intérieure – y compris en considérant l'influence probable des livres qu'on n'a pas lus – qui pourrait servir à décrire les sources d'inspiration intertextuelles des écrivains. Ce travail du critique français révèle en effet les nombreuses voies par lesquelles un lecteur averti peut prendre connaissance, sans le

lire, d'un livre donné⁸. Bayard observe ainsi que plus on a lu, moins on a besoin de continuer à lire pour connaître les textes non lus en raison de la capacité gagnée à extrapoler et à relier les livres entre eux à partir de simples indices. Mais de même, plus on a lu, plus on est susceptible d'oublier ce que l'on a lu. Et Cortázar aura été, nous le savons, un jeune lecteur boulimique. Dans le cas qui nous intéresse, celui de sa lecture ou de sa non-lecture des *Affinités électives*, il est probable, en raison de sa vaste culture livresque, qu'il ait, sinon lu les *Affinités électives*, tout au moins pris connaissance de la théorie chimique concernant les inclinations sentimentales qui y sont exposées. Mais, dans les faits, l'auteur argentin n'a cité l'écrivain allemand que très rarement. Dans *Rayuela* même, si son nom est mentionné deux fois (aux chapitres 6 et 84), rien de précis n'est dit de son œuvre. Dans une lettre du 4 janvier 1939 adressée à Luis Gagliardi (*Cartas* 1, 45), Cortázar rapporte qu'il est en train de lire *Faust*. Plus tard (49), parvenu au bout de sa lecture, il opine que Goethe est un grand écrivain, qui a cependant mal vieilli. Dans sa correspondance à son ami poète Arnaldo Calveyra (9 août 1967, *Cartas* 3, 483), il déclare qu'il a assisté à une représentation du *Triomphe de la sensibilité*, œuvre de théâtre de Goethe mise en scène par Jorge Lavelli. Outre que cette dernière référence est postérieure à la publication de *Rayuela*, elle n'éclaire pas sur la connaissance que Cortázar avait de l'ensemble de l'œuvre de Goethe. Quant au catalogue de la bibliothèque parisienne de Cortázar qui se trouve à la Fondation Juan March, il n'enregistre aucun titre de l'auteur allemand⁹. Ainsi, rien ne prouve que Julio Cortázar ait construit son chapitre 62 sous l'influence des *Affinités électives*.

Aussi, suis-je condamné à élaborer trois hypothèses, toutes difficiles à confirmer :

(1) La première hypothèse est celle d'une référence délibérée : Cortázar, du fait de sa voracité de lecteur et de sa vaste culture générale, connaissait la théorie des affinités de Goethe qu'il avait probablement découverte dans le texte même ou dans des citations et études diverses, une œuvre pouvant ainsi être connue sans avoir été lue. Il écrivit donc le chapitre 62 en ayant en tête l'œuvre de Goethe.

(2) La deuxième hypothèse est celle de la coïncidence : Cortázar tombe sur une théorie, celle du chercheur (suédois) Viktor Holger Hydén, qui rappelle celle de Goethe, basée sur celle du chimiste (également suédois) Torbern Bergman. Tout comme Goethe, il se pose la question du libre arbitre et des forces qui guident l'homme dans ce que celui-ci croit être des initiatives et des sentiments propres. C'est une question de fond que Goethe et Cortázar

⁸ « [...] de nombreux livres apparemment non lus ne sont pas sans exercer des effets sensibles sur nous, par les échos qui nous en parviennent » (Bayard 16).

⁹ Voir le site de la *Fundación Juan March* : <https://www.march.es/bibliotecas/repositorio-cortazar/index.aspx?l=1>. Consulté le 3 décembre 2018.

ont pour inquiétude commune et qui relève d'un paradigme philosophique durable, déjà ancien, que les théories de deux chercheurs suédois, à 150 ans de distance, vont soudain projeter sous les yeux des deux écrivains.

Ces deux hypothèses ne s'excluent pas nécessairement, l'écrivain argentin ayant pu activer, du fait de sa curiosité pour les questions soulevées par les recherches de Viktor Holger Hydén, une réminiscence plus ou moins précise et consciente de Goethe.

(3) En tout dernier lieu, il reste l'hypothèse de l'interprétation déterminée par le parti pris de l'expérimentateur : il est en effet envisageable que ce jeu d'analogies n'ait été mis au jour, comme les *hrönir* que Jorge Luis Borges attribue aux archéologues de Tlön¹⁰, que par ma réception, conditionnée par des *a priori* qui pourraient être parfaitement infondés et dont je me suis convaincu de la pertinence à partir d'une vague et fragile intuition. Après tout, la physique quantique nous a enseigné que le regard de l'expérimentateur modifiait l'objet de l'expérience.

Je laisse le lecteur trancher, ou ne pas trancher, entre ces hypothèses.

Bibliographie

- Bayard, Pierre. *Comment parler des livres qu'on n'a pas lus ?* Paris : Les Éditions de Minuit, 2007.
- Borges, Jorge Luis. « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius ». *Ficciones. Obras completas I, 1923-1949*. Buenos Aires : Emecé, 1996a. 431-443.
- Borges, Jorge Luis. « Kafka y sus precursores ». *Otras inquisiciones. Obras completas II, 1952-1972*. Buenos Aires : Emecé, 1996b. 88-90.
- Breton, André. *Manifestes du surréalisme*. Paris : Gallimard-Folio essais, 1962.
- Castro-Klarén, Sara. « Julio Cortázar, lector. Conversación con Julio Cortázar ». *Julio Cortázar, Cuadernos Hispanoamericanos*, n° 364-366, 1980, Madrid. 11-36.
- García-Romeu, José. *Rayuela, Queremos tanto a Glenda*. Paris : Atlande, 2018.
- Genette, Gérard. *Palimpsestes*. Paris : Éditions du Seuil, 1982.
- Cortázar, Julio. *Rayuela*. Éd. d'Andrés Amorós. Madrid : Cátedra, 1984.
- Cortázar, Julio. « Final del juego ». *Cuentos completos/1*. Madrid : Alfaguara, 1994. 393-401.

¹⁰ Dans l'univers non cartésien de Tlön, les *hrönir* sont des vestiges archéologiques dépourvus d'existence tangible qui se matérialisent au moment de leur exhumation après avoir été imaginés par l'archéologue (Borges, 1996a, 439-440).

- Cortázar, Julio. *Cartas 1, 1937-1954 ; Cartas 2, 1955-1964 ; Cartas 3, 1965-1968 ; Cartas 4, 1969-1976 ; Cartas 5, 1977-1984*. Éd. Aurora Bernárdez et Carles Álvarez Garriga. Buenos Aires : Alfaguara, 2012.
- Goethe, Johann Wolfgang. *Les Affinités électives*. Trad. Pierre du Colombier. Paris : Gallimard-Folio classique, 1980.
- Joly, Bernard. « Les *Affinités électives* de Goethe : entre science et littérature », *Methodos*, n° 6, 2006. Web. 22 novembre 2018 <<http://journals.openedition.org/methodos/482>>.
- Mora, Carmen de. « Aproximación a la poética de Cortázar a partir de sus cuentos ». *En breve. Estudios sobre el cuento hispanoamericano contemporáneo*. Sevilla : Universidad de Sevilla, 1995. 125-133.
- Paul, Jean-Marie. « Le paysage et l'homme dans *Les Affinités électives* de Goethe : une conception de la société ». *Paysage politique : Le regard de l'artiste*. Éd. Isabelle Trivisani-Moreau. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011. Web. 28 novembre 2018 <<http://books.openedition.org/pur/40637>>.
- Zanetti, Susana et al. *Encuesta a la literatura argentina contemporánea*. Buenos Aires : Centro Editor de América Latina, 1982.